



Quel plaisir de se retrouver avec son limier, à l'aube, dans la forêt que l'on aime. (Photo : M.-F. Rheims)

LA TERRE ET LA FORÊT
L'Équipage Pic'Ardie Valois

C'est vers 1931, à moins de quatre ans, que remonte ma première rencontre avec la «chasse à courre». Je jouais avec des camarades dans le pré situé derrière notre ferme, lorsque le cerf du Rallye Vallière, venant de Droizelles, débûcha sur Baron pour rentrer en Ermenonville. Je me souviens aussi que l'on semait des betteraves dans les champs d'à côté. Quatre attelés de percherons préparaient la terre pour la sortir de sa froidure hivernale et un autre tirait le semoir. Ces deux images d'enfance symbolisent ma vie : cultiver la terre, chasser avec des chiens.

Agriculteur riverain de la forêt, mon père suivait alors les chasses du Rallye Vallière. Il était de ces veneurs plus intéressés par le cheval que par la chasse elle-même. Mon frère Pierre et moi —j'avais alors huit ans— fîmes avec lui nos premières armes sur des poneys en Ermenonville et Chantilly avec la joie que l'on imagine ! Les nuits d'après-chasse, nous en rêvions tant et si fort que notre mère, qui nous veillait, était souvent obligée de nous calmer... C'est encore au Rallye Vallière que nous devons nos premiers contacts avec les chiens, lorsque l'équipage nous confia la garde de quelques-uns d'entre eux en 1940.

Mes parents avaient pour proche ami M. Francis Alépée, master en Halatte de l'équipage Par Monts et Valons. Aviateur de chasse glorieux de la Première Guerre mondiale, personnage senlissien d'exception, lieutenant de louveterie, M. Alépée me communiqua sa passion pour la vénerie.

Pendant l'Occupation allemande, et afin de conserver une partie de sa meute, il plaça une trentaine de chiens au Cirque d'Hiver à Paris. Ce stratagème leur assurait ainsi la subsistance, en contrepartie des représentations auxquelles ces pauvres vedettes d'un jour participaient. M. Alépée envisageait depuis longtemps de remonter après la victoire (dont il n'avait jamais douté), un équipage local qui aurait découplé en Halatte, Ermenonville et Chantilly. Ce projet n'ayant pu aboutir, il se résigna à céder ses chiens. Cette épreuve lui fut insurmontable, puisqu'il devait mettre fin à ses jours dans son chenil vide. Cet homme fascinant est demeuré présent dans ma mémoire et dans mon cœur.

Page précédente : *La promenade des Français blancs et noirs de l'équipage Pic'Ardie Valois, avec La Rosée, dans le «pré de derrière la ferme».* (Photo : S. Levoye)



Au carrefour des Biches, le rapport est donné dans la bonne humeur, par La Forêt, valet de limier et garde de l'équipage (au milieu des chiens, devant lui, La Bruyère) au regretté M. Paul Cousin, ingénieur en chef de l'O.N.F. A l'extrême droite, M. Louis de Becquincourt, qui après la démonte de son vautrait, fût bouton de l'équipage, Compiègne 19.02.74.

(Photo : Courtoisie)

Nous ne commençâmes à chasser vraiment qu'en 1944-45 au Rallye Pique Avant Nivernais dont je fus bouton pendant sept saisons. J'y découvris, cultivés par le maître d'équipage, «Monsieur» de Rouälle et son piqueux, Hubert, le respect et l'amour du chien, du cheval, de l'animal chassé et aussi tout ce qui touche à la vie d'un équipage dans sa forêt, en un mot «son environnement». J'eus aussi l'occasion d'assister en Compiègne aux brillants découplés de l'Équipage Par Vaux et Forêts, dont le maître et sa famille me témoignèrent toujours la meilleure hospitalité. Je ne puis non plus oublier, associée à cette époque, une grande figure de Villers Cotterêts, Maurice Loubet, qui ne me ménagea ni ses précieux conseils ni son amitié.

En 1953, notre voisin et ami Jean de la Bédoyère, débutait sur la voie du cerf en forêt d'Halatte. Ce fut pour nous la première occasion de pouvoir enfin chasser nous-mêmes. Jamais je n'oublierai Jongleuse, cette vieille lice, généreusement offerte par M. Henri de Falandre à Jean de la Bédoyère. Son intelligence, son courage, son amour de la chasse, en faisaient pour moi le prototype du bon chien de meute.

Mon frère Pierre voulait néanmoins, depuis un certain temps, avoir ses propres chiens... Périlleuse entreprise !... Notre père ne manquerait pas d'objecter que nous allions nous ruiner, qu'il existait déjà assez d'équipages de cerf dans la région, que de surcroît, la vénerie du chevreuil y était inconnue, mais que surtout, je pense, nous allions nous couvrir de ridicule.

Mon frère était toutefois, comme le disait un jour M. Vidron, ingénieur général des Eaux et Forêts, de ceux qui rentrent par la fenêtre lorsqu'on leur ferme la porte. Il s'en tint fermement à son objectif, et c'est à lui que l'équipage Pic'Ardie Valois doit d'exister. Je ne crois pas —je dois l'avouer— que j'eusse tenté pareille aventure : ni argent, ni forêt, ni chiens, ni boutons... rien... tels étions-nous bien au début de l'Équipage.

Pierre possédait déjà une bonne vingtaine de chiens d'origine de MM. de Kermaingant, de Falandre et Beauchamp. Il les avait placés dans le plus grand secret chez quelques amis, çà et là, aux alentours de Baron. Je dois dire à ce sujet que nous élevions chaque année quelques chiots pour le Rallye Pique Avant Nivernais, dans un grand poulailler situé derrière la ferme, à un endroit où notre père, qui nourrissait le plus grand mépris pour les volailles, ne venait jamais. Il nous fallut bien rentrer, un jour, nos chiens au... poulailler, ceci bien entendu dans la plus grande discrétion, jusqu'à ce qu'un matin de grand vent du nord, des effluves de soupe revinssent au nez de notre père. Drame familial... C'était compter sans Saint-Hubert qui devait nous apporter le soutien de M. Peiffer, ancien maître d'équipage du Vautrait de Pouy et dans la foulée, le concours des vingt cavaliers du Cercle hippique de Beauvais. Ce hasard heureux mit fin à l'opposition paternelle, tout au moins de façon ouverte. Nous pûmes, grâce au Président du Cercle hippique de Beauvais, faire quelques chasses au Bois du Parc, petite forêt domaniale proche de cette ville. C'est là qu'à l'aide d'un grand roncier et de Baladin, nous prîmes notre premier animal devant Charles Gillot. Baladin était un chien croisé de loup et de courant, muet comme une carpe, que nous avait offert M. Alfred de Rougé.

Lors de ce premier hallali, que nous étions loin des

Lors de ce premier hallali, que nous étions loin des abois retentissants et spectaculaires que j'avais vécus depuis une dizaine d'années ! Je me souviens d'ailleurs avoir été gêné et déçu de cette première fausse prise. Nous fîmes notre deuxième saison en forêt de Hez, normalement peuplée en chevreuils, mais sans qu'ils fussent en surnombre, ce qui était bien. Par contre, le territoire grouillait de sangliers. Combien de fois suis-je parti arrêter Jongleur, Jardinière, Tambourin aux quatre points cardinaux de la forêt, et même en débûché !

L'une des personnalités marquantes de l'équipage à l'époque, fut Mlle Dauchy. Elle s'y consacra comme à un sacerdoce, ne comptant ni son temps ni sa peine pour soigner les chiens et faire plaisir à chacun. Elle devait ensuite nous suivre avec la même passion à Compiègne. Que de souvenirs émus, que d'anecdotes... Un jour que mon père lui demandait quel était pour elle le meilleur moment à la chasse, elle répondit que c'était d'aller seule, la nuit, alors que nous étions tous couchés, rechercher les chiens perdus et les appeler jusqu'à ce qu'ils aient rallié à sa voix... Quel exemple !

Une autre fois, mon frère alors conjointement maître d'équipage du Rallye Forêt de Retz, avait invité le Rallye Pique Avant Nivernais à chasser un cerf en forêt de Villers-Cotterêts. L'attaque s'était faite avec des rapprocheurs. La maîtresse d'équipage rencontra alors sur un layon Mlle Dauchy qui rentrait avec les couples sur les épaules. Alors qu'elle la remerciait, celle-ci lui répondit : «c'est un honneur pour moi, Madame». Son père, M. Dauchy, cultivateur riverain de la forêt de Hez, était resté célèbre pour avoir tiré devant les chiens du Prince Murat et du Comte de Valon, le plus grand cerf chassé à courre dans cette forêt avant 1939.

Notre première expérience à Compiègne fut un exploit. Il nous avait été donné une brisée prétendûment magnifique d'un brocard. En fait, les chiens lancèrent un cerf et nous eûmes toutes les peines du monde à arrêter, après plus d'une heure d'angoisse. Nous savions en effet que ce cerf était celui que travaillaient depuis plusieurs semaines les valets de limier de l'Équipage par Vaux et Forêts en vue de la Saint-Hubert de l'Équipage qui approchait. Toujours est-il que nous devions apprendre le soir, après avoir enfin réussi à faire galoper quelques chevreuils, que deux de nos chiens, Égérie et Frondeur, revenant à leurs premières amours, aboyaient un cerf aux étangs de Saint-Pierre !

C'était là un avant-goût des souffrances morales d'un veneur de chevreuil à ses débuts, puisque nous ne fîmes pas moins de quatre-vingt-deux chasses avant de prendre correctement notre premier animal en Compiègne. Je dois dire ici ma surprise lorsque je vois certains équipages qui sont encore en formation ou qui ont subi de graves déboires avec leurs chiens, prendre des animaux en quantité dès leur première saison. Ou ce sont des chiens exceptionnels, ou ce sont des veneurs hors du commun, ou encore le territoire est-il plus facile. Ou bien alors, nos chevreuils sont-ils en fer ?

La vénerie du chevreuil, modeste et souvent ingrate, attire moins les foules que la spectaculaire chasse à courre du cerf. Aussi ne sommes-nous en moyenne pas plus d'une bonne vingtaine de cavaliers suivis d'autant de voitures à chaque chasse. Quant à la structure de l'Équipage, elle repose depuis l'origine, sur une organisation démocratique, conforme aux principes de Pierre. En effet, nous avons été constitués, dès la formation, en une association gérée par un conseil d'administration et dirigée par un maître d'équipage-président. Sur une cinquantaine de boutons, la moitié sont des agriculteurs ; les autres appartiennent à des professions les plus diverses : médecin, assureur, coiffeuse, garçon de restaurant, etc. Ceci sans parler de très nombreux supporters-sympathisants appartenant à des catégories socio-professionnelles les plus diverses et qui sont partie intégrante de notre collectivité. M. Alépée disait déjà : «pour être maître d'équipage, il faut être du pays et y vivre.» Ce point est essentiel. Je suis,



Départ du rendez-vous en forêt de Compiègne. (Photo : Courtoisie)

quant à moi, assisté de deux vices-présidents, aussi agriculteurs de la région.
Côté fonctionnement, notre budget est financé par une soixantaine de participants, ce qui amène la cotisation moyenne annuelle à moins de 2 500,00 F. Que ceci soit l'occasion de détruire le mythe d'un loisir prétendu aristocratique et coûteux. En outre, la plupart de nos Boutons soignent eux-mêmes leurs chevaux, limitant ainsi la dépense à quelques milliers de francs dans l'année. Quel est donc à notre époque l'autre loisir qui, pour des sommes de cette importance, permettrait semblable distraction, et ce jusqu'à une cinquantaine de fois au cours de la même année ? Ajouterai-je que la plupart de mes Boutons ne prennent jamais de vacances ?
Notre implantation locale permet facilement à plusieurs d'entre nous de faire le bois les matins de chasse. Quel plaisir de se retrouver avec son limier à l'aube, dans la forêt que l'on aime ! Indépendamment de cela, le bois peut réserver quelques surprises comme celle qui m'arriva le 11 janvier 1977.
Il était tombé trois ou quatre centimètres de neige durant la nuit. Le thermomètre marquait moins 6°. Je me trouvais sur un layon dans les sapins de Malassise, descendant vers le lavoir, quand, tout à coup sur ma droite, je vis... non, ce n'était pas une apparition de Saint-Hubert... je vis... c'était plus tôt mieux !...
Je vis une jolie jeune femme blonde toute nue.
Bien que je fusse réveillé, je crus rêver. Je continuai néanmoins à avancer. D'aussi loin que cette créature m'eut aperçu, elle se précipita sur moi en suppliant : «Emmenez-moi, emmenez-moi !». Quotidien était plutôt terrorisé. Moi, pas. Un homme se trouvait à côté de la voiture. Il me conseilla énergiquement de ne pas m'occuper «de cette peau qui l'avait trompé», le mieux que j'avais à faire étant de «continuer mon chemin». Il me dit également que de toutes manières, à rester là, je risquais moi aussi de «passer à la casserole».
Mon interlocuteur prétendait vouloir faire descendre le ruisseau de Malassise par sa victime toute nue, sans chaussures, sur deux ou trois kilomètres, pour la punir. Et effectivement, celle-ci m'indiqua près d'un roncier, un morceau de câble électrique gros comme un petit doigt et long de cinquante centimètres, destiné au châtiment. Nous ne nous séparâmes que lorsque tous deux se furent apaisés. Je devais apprendre plus tard par les gendarmes que l'amant jaloux avait déjà été condamné à deux ans de prison pour de tels forfaits.
J'ai beau être souvent retourné aux sapins de Malassise, je n'ai jamais revu de jeune femme blonde venant se jeter à mon cou. Quant à moi, j'ai une femme qui, pour n'être pas blonde, n'en est pas moins jolie, qui ne se promène pas non plus toute nue dans la neige par -6°. C'est elle qui est présente à chaque chasse, à cheval, qui partage mes joies de veneur. Elle est là aussi pour m'apaiser dans les moments de difficulté et c'est elle aussi qui ira soigner la chienne qui vient de faire ses petits.
Indépendamment de tout cela, que serait l'Équipage Pic'Ardie Valois sans sa meute de Français Blancs et Noirs ? Nous avons actuellement un lot de cinquante cinq chiens que je n'hésite pas à qualifier de «magnifiques» et qui est le fruit de trente-cinq années de travail au chenil et d'élevage étudié par Pierre et moi. La grande majorité est parfaitement dans le standard ; certains sujets accusent par ailleurs un net retour au sang Gascon-Saintongeois. Nous rentrons bon an mal an quinze à vingt chiots. Pour sortir de la consanguinité, nous avons pris récemment des saillies au Rallye Araize, lesquelles ont donné les meilleurs résultats.
Par nature et sans doute aussi par tradition, j'ai un amour particulier pour ces chiens blancs et noirs qui possèdent au moins autant de qualités de nez et d'entreprise, de courage et de résistance que les tricolores et qui sont de surcroît magnifiquement gorgés. Sans doute demandent-ils une main particulière, car très sensitifs, ils n'acceptent pas les erreurs, et le manque de finesse, même de ceux qui les servent dans une futaie vite et claire comme à Compiègne, les jeunes chiens posent de sérieux problèmes. En effet, lors des premières sorties, ils ne peuvent rallier et il est souvent bien long de les reprendre.
Nous avons également en meute un ou deux Fox-Hounds qui dépareillent sans doute un peu le lot, mais qui s'avèrent certains jours d'une grande utilité.
Mon frère et moi avons toujours vécu près de nos chiens. Le chenil est dans ma ferme et j'éprouve un plaisir toujours renouvelé à voir et à entendre quotidiennement mes chiens, à pouvoir vivre près d'eux, à sélectionner les jeunes dont nous attendons



La Rosée faisant le vol-ce-l'est dans l'immensité des champs de maïs récolté. (Photo : J. Ginestous O.V.)

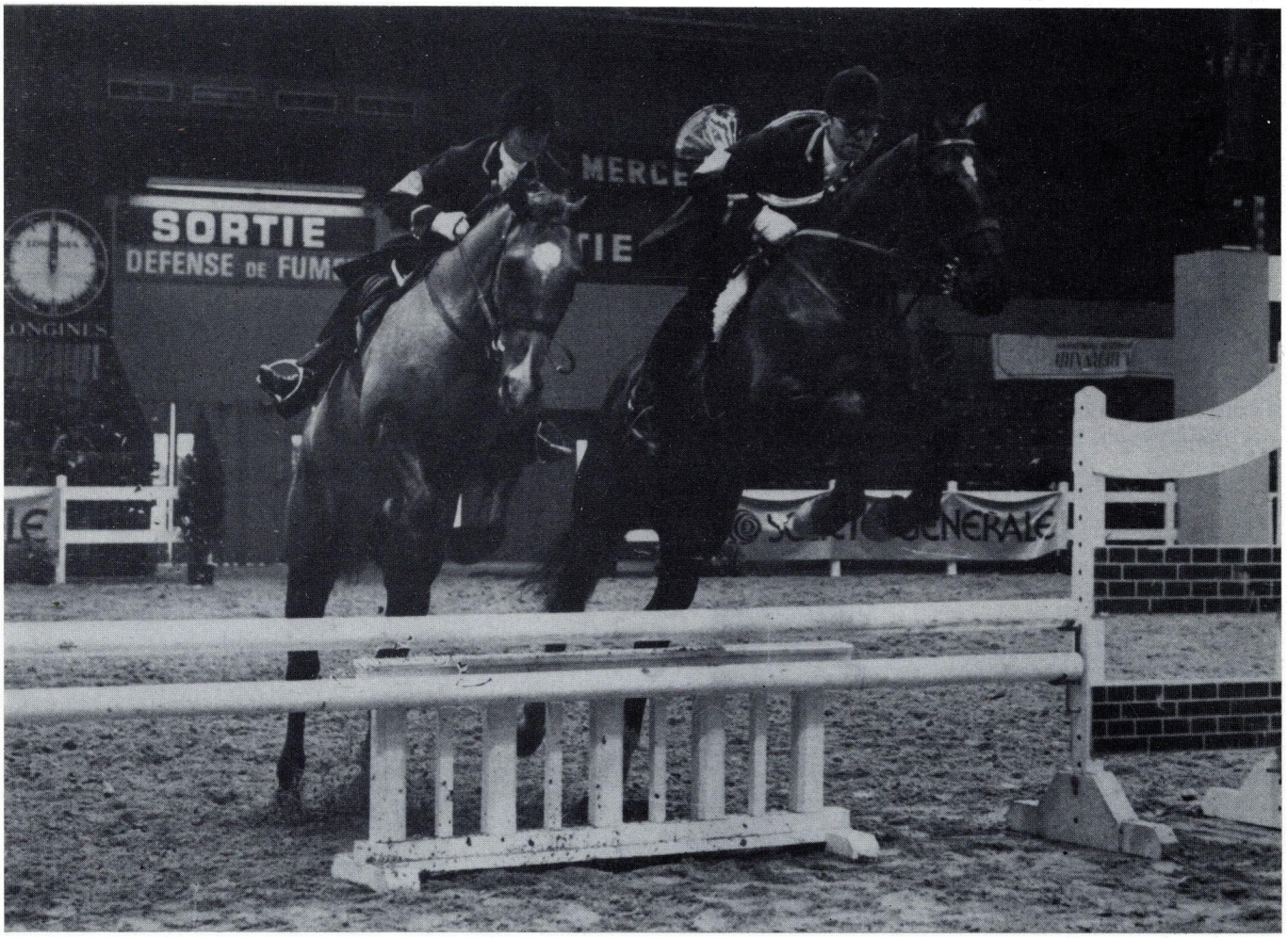


Hallali courant à Versigny. (Photo : G. Le Tallec O.V.)

beaucoup ; et puis, il y a Mortagne aussi belle en exposition canine qu'elle est bonne en forêt, et aussi Yzeure et combien d'autres... Je pense que tous à l'équipage, sont fiers de leurs chiens.
J'attache une grande importance à la nourriture. Nous donnons une soupe chaude traditionnelle les veilles et les jours de chasse et un carnage les trois autres jours de la semaine, grâce à un approvisionnement en déchets d'abattoirs. La farine utilisée pour la soupe est un mélange d'orge, de maïs, de blé et d'avoine.

* *
*

Sans doute le territoire a-t-il une grande importance pour le succès d'un équipage de chevreuil en sachant bien entendu que chacun pense avoir le territoire le plus difficile. Il faut néanmoins, chez nous, avoir grimpé les côtes, franchi et refranchi les routes à grande circulation, et chassé au milieu des grandes hardes, pour mesurer les embûches de Compiègne.
J'avoue personnellement éprouver un attachement particulier pour notre forêt. Évidemment, le train est peut-être plus rapide que je ne le souhaiterais. Pour prendre, il faut avoir des chiens construits en purs sangs et doués d'un vif esprit d'entreprise. J'ai pu constater qu'un chien peu intelligent mais fin de nez et qui s'en sert, risque d'être trop lent et nuisible. Sous forme de boutade, M. Honoré Guyot m'a dit que le nez ne servait à rien dans son territoire entrecoupé de champs labourés, où ses chiens, à défaut de pouvoir travailler avec le nez, ne pouvaient chasser qu'à l'aide de leur intelligence, en enveloppant sur les bordures boisées. Les parcours en grande forêt sont aussi longs que ceux du cerf lorsque le chassé est bon. Bien entendu, nous tournons en rond, lorsque, pour nous excuser, nous considérons que la voie est mauvaise.
Nous découplons vingt-cinq à trente chiens par chasse. Il faut en moyenne compter deux heures et demie pour prendre si le train horaire se situe aux environs de dix kilomètres. Il est assez facile de créancer les jeunes chiens sur le chevreuil en dépit de la présence de grands animaux ; ceci en raison du poids de chiens sages auxquels les jeunes rallient.
A nos débuts en Hez, Pierre avait repeuplé cette forêt par des lâchés d'une vingtaine de chèvres. Aujourd'hui, les animaux y sont réputés pour leur qualité. Lorsque nous avons commencé à chasser en Compiègne, les chevreuils étaient très abondants. Puis, peu à peu, sous l'effet conjugué de différents abus assimilables à du



Mme Jean Bocquillon et M. Michel Peters sur leurs chevaux de chasse au Salon du Cheval de Paris 1979. (Photo : Courtoisie)

braconnage, la population s'est progressivement amenuisée. Si bien qu'en 1966-67, lorsque j'ai repris l'équipage, nous avons dû, avec le concours de l'O.N.F., repeupler. Un enclos fut aménagé dans une sapinière à l'intérieur de laquelle nous avons remis huit chèvres par an pendant trois saisons. Je me souviens que nous déchargions une camionnette Juva-4 pleine de ronces et que ce fourrage ne durait pas deux jours. Depuis, et toujours en concertation avec l'O.N.F., nous introduisons chaque année quelques brocards afin de renouveler le sang.

Au cours de chaque saison, nous découplons sur invitation, une petite dizaine de fois, dans les boquèteaux des alentours de Baron : Versigny, Droizelles, etc. Les prises y sont en général plus faciles. Il est aussi de tradition, autant que faire se peut, que l'équipage fasse un déplacement d'une huitaine de jours, en fin de saison. C'est ainsi que depuis 1967, l'équipage Pic'Ardie Valois à découplé en Bourbonnais, en Vendée, dans le Berry, en Belgique même.

Il est bien connu que la rapidité du train et la nature du terrain exigent d'être parfaitement monté pour chasser en Compiègne. Nous sommes nombreux à l'équipage à ne concevoir le plaisir de la chasse qu'avec une belle et bonne monture. Christine, d'origine anglaise, et moi, partageons ce même point de vue. Nous avons pu nous procurer Outre-Manche quelques bons chevaux, ayant du modèle, de la masse, du sang et faciles à la chasse. Notre écurie se compose de huit à neuf chevaux qui sont indispensables pour remonter le piqueux, le valet de chien et nous-mêmes. En général, nous ne relayons pas. Nous n'employons pas de granulés car, les ressources de la ferme aidant, il nous est facile d'assurer à nos chevaux une nourriture traditionnelle d'avoine et de foin de prairie. Je pense aussi que cette formule est plus heureuse pour le moral des chevaux qui sont occupés pendant plusieurs heures par jour de cette façon.

L'amour du cheval à l'équipage n'est pas étranger au regain d'intérêt que connaît depuis quelques années cette cause dans notre région. L'un de nos boutons, excellent cavalier, s'y est employé avec enthousiasme dans le cadre de la Délégation régionale.

* *
*

Le travail au chenil et le service des chiens à la chasse sont assurés, en collaboration étroite avec moi, par La Rosée. Ce jeune Vendéen, formé à l'école de mes amis Bodard, a le démon de la chasse. Excellent veneur, il s'est parfaitement adapté à notre région. Comme nous l'avons tous été, La Rosée est à la recherche du mieux. Je pense que, surtout en vénerie, l'expérience est un élément qui vient s'ajouter à l'intuition et aux dons naturels.

Dévoué et agréable, Dominique s'occupe des chevaux et assure les remplacements au chenil.

Avant La Rosée, ce fut, durant vingt ans, La Bruyère. Prisonnier allemand, resté en France, énergique et remarquable pour soigner chiens et chevaux, il s'entendait à merveille avec Mlle Dauchy et mon frère. En retournant à l'époque héroïque du «poulailler», j'aurai une pensée reconnaissante pour Hector, maintenant à la retraite après quarante années passées au Grand Logis. Hector était un de ces hommes de la terre, bien rares aujourd'hui, aussi compétent pour labourer avec un caterpillar de huit tonnes que pour fureter les lapins, s'occuper des chiens et des chevaux, ou entretenir un jardin rempli de fleurs et de salades. Je me souviens cependant, ce qui augmente encore son mérite, que comme mon père, Hector ne supportait ni l'odeur ni la vue de la viande des chiens. A tous, je rends hommage et j'adresse mes remerciements.

* *
*

Chacun à l'équipage réalise parfaitement notre chance de pouvoir disposer de deux jours par semaine, pendant six mois et demi, dans ce magnifique territoire de chasse à courre que sont les douze mille hectares de Compiègne. Nous n'oublions pas cependant que les vrais maîtres de cette forêt sont les forestiers et les bûcherons. Cette idée a toujours dirigé mon attitude et c'est pourquoi, au sourire de celui qui s'amuse, répond le sourire de celui qui travaille. Ceci est une de mes joies à la chasse, bien facile d'ailleurs à obtenir.

Depuis plusieurs années maintenant, nous organisons dans l'un des villages voisins de la forêt, une rencontre entre les forestiers, les membres et les amis de l'équipage. Cette réunion se déroule toujours dans une meilleure ambiance d'année en année.

L'exemple du Pique Avant Nivernais lors de son implantation dans l'Oise, nous avait donné conscience du souci de l'environnement. Ainsi, avec quelle obstination nous dûmes, Pierre tout particulièrement, en 1955, commencer à renouveler les contacts avec les riverains de la forêt de Hez d'où la vénerie avait disparu depuis trente-cinq années. Mais lorsque l'ambiance est créée, que de satisfaction et de soutien ! Ainsi, à titre d'exemple parmi tant d'autres, je soulignerai que le chenil de Fay-sous-Bois fut restauré grâce au médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Clermont de l'Oise,



Entraînement moderne. (Photo : S. Levoye)



Dans un grand «poulailler» situé derrière la ferme, à un endroit où notre père ne venait jamais... (Photo : S. Levoye)

qui considéra qu'en nous aidant, il permettait à ses malades de trouver une évasion à leur condition hospitalière. Partout où il a chassé, Pierre a toujours eu le souci premier de l'environnement. Preuve n'en est-il pas de la lecture des statuts de l'Association qui attachait, dès 1954, la plus grande importance à ces problèmes. Je défends moi-même ces mêmes principes. Je n'hésite pas à dire que nous entretenons de bons rapports avec tous. Ainsi, même dans la difficulté, le dialogue reste possible.

Nous célébrons nos Saint-Hubert dans les communes riveraines de la forêt ou enclavées dans celle-ci ; telle Morienval, dont le Maire et moi avons usé nos culottes sur les bancs de la même école, telle Pierrefonds ou Saint-Jean-au-Bois ou encore Vieux-Moulin où ici le maire nous accueille généralement sur le parvis de l'église, ceint de son écharpe tricolore. Ces communes, —comme tant d'autres souvent chargées d'histoire, leurs abbatiales peuvent en attester—, nous réservent toutes la même hospitalité.

Comme bien des équipages, nous avons notre P.C. dans un café, «Au rendez-vous des chasseurs», à Saint-Jean-au-Bois. C'est là que m'attendent pratiquement deux fois par semaine les œufs au plat et un verre de vin rouge que je bois avec mes amis les forestiers, les bûcherons, le facteur, avec lequel j'ai tant de plaisir à bavarder. C'est dans cet esprit que nous avons débaptisé notre équipage, autrefois dénommé Rallye Taillis Tayaut en Équipage Pic'Ardie Valois, marquant ainsi notre volonté de nous intégrer entièrement à notre pays. Composé essentiellement d'éléments ruraux et locaux, en permanence en contact avec les habitants de la région, notre équipage se trouve ainsi en parfaite harmonie avec son environnement. Les réflexes du citadin — et je ne fais ici de grief à personne — risquent évidemment d'être tout à fait différents, lorsqu'il se trouve seulement pour quelques heures à chasser dans un territoire. Je citerai cet exemple : si je vais à Paris dans le métro et que je salue tout le monde dans mon wagon, il est à craindre que je ne finisse dans un asile. A la campagne, c'est l'inverse.

Nous participons fréquemment avec chiens et chevaux aux fêtes villageoises, et comme beaucoup d'équipages voisins et amis, nous nous rendons aux diverses manifestations cynégétiques, hippiques, canines organisées sur le plan régional et national.

Toutes ces occasions permettent de nouer des contacts heureux et positifs.

En compagnie de mon ami Philippe Verro —veneur de lièvre passionné— nous prêchons la bonne parole aux techniciens de la forêt privée, aux sylviculteurs, auprès de la jeune Chambre économique de Compiègne, du Rotary, du Lions Club, notamment.

Je me rends régulièrement, chaque année, depuis quatre saisons, à l'École du Génie Rural des Eaux et Forêts de Nancy, pour y faire une intervention sur la chasse à courre, dans le cadre d'une journée consacrée à la faune sauvage et à sa gestion. A l'approche de mon premier exposé, j'étais terrifié à l'idée de me trouver en face d'un auditoire de cinquante brillants cerveaux sortants de l'Agro, de l'X, etc. Mais je le fus bien davantage en découvrant que seuls deux ou trois des élèves connaissaient la vénerie et que seuls cinq ou six d'entre eux chassaient à tir. Tous les autres ignoraient pratiquement tout de la chasse. Dieu soit loué, je bénéficiais de l'assistance efficace de M. Viard, maître de stage et également de celle de quelques élèves ingénieurs, dont M. J.-J. Benezit qui m'avait poussé à faire ces interventions.

Je me rappelle m'être trouvé confronté à un personnage responsable national des sociétés de protection de la nature. Je n'ai pas la prétention d'avoir gagné la bataille, mais en tout cas la certitude d'avoir

fait connaître la vénerie sous son jour véritable. Preuve en est la réaction de mes élèves. Il existe bien entendu toujours deux ou trois éléments de choc irréductibles, tout au moins au départ. Mais leur ignorance manifeste et partiale de la chasse, les discrédite en fait rapidement. A l'heure actuelle, je puis dire que j'ai l'un de «mes» élèves à l'O.N.F. en Guyane, un autre à l'O.N.F. au centre de Toulouse et une autre au centre de Fontainebleau. Je suis agriculteur, j'ai l'habitude de semer du bon grain et en général la moisson n'est pas mauvaise. Alors, espérons.

L'équipage entretient également de bons rapports avec la plupart des Associations de défense de la nature, des forêts et des animaux qui les peuplent. Il existe un dialogue nécessaire où chacun apprend. Peut-être le mouvement écologiste, comme tous les mouvements nouveaux, a-t-il été trop violent à ses origines. Le fait est certain : les veneurs et les écologistes tirent de plus en plus de leur dialogue un meilleur profit pour le bien de la forêt et de sa faune.

Dans cet esprit, et depuis plusieurs années, je m'intéresse aux mâchoires des chevreuils que nous prenons. J'ai eu la possibilité de les examiner avec M. Bonnet, Président de la Société des Amis des Forêts d'Ermenonville, Chantilly et Halatte. On peut en tirer des conclusions particulièrement intéressantes quant à l'âge de certains brocards. Je dirai, pour conclure ce chapitre et en ce qui me concerne, que le souci de l'environnement n'est pas un devoir, mais une satisfaction, un vrai plaisir.

Hormis quelques éléments mal intentionnés a priori, et donc sectaires —qu'il ne faut pas cependant désespérer de convaincre un jour ou l'autre— nous nous devons de dialoguer avec tous ceux qui ne connaissent pas forcément la nature et ses lois mais sont de bonne



Les chiots qu'on ne peut sauver de la gastro-entérite.
(Photo : S. Levoye)



Christine soigne les poulinières.
(Photo : S. Levoye)

volonté. Il est rare de ne pas être compris lorsque la chasse à courre est elle-même expliquée au travers du chien courant, de ses difficultés, des joies et des peines qui sont le lot du vrai veneur. Encore faut-il savoir et vouloir expliquer la vénerie.

Évidemment, tous ces problèmes, toutes ces confrontations, n'existaient pas il y a une trentaine d'années. Tout était alors beaucoup plus simple. Mais à chaque époque son style, son rythme, sa méthode. Je me dis bien souvent qu'il y a une cinquantaine d'années, il eût été exclu que moi-même, fils d'agriculteur, fusse maître d'équipage. C'est cette évolution qui m'a permis de l'être. Je me dois donc de m'associer et de participer à ces changements.

Il est certain qu'en reprenant l'équipage, je ne me doutais pas alors de la lourde tâche qui m'attendait. J'y consacre une partie énorme de mon temps. Je ne suis bien sûr pas le seul dans ce cas, mais il m'arrive parfois de m'interroger sur la compatibilité de ces occupations avec mes devoirs familiaux ou professionnels. Alors, je me donne bonne conscience en pensant que, si Saint-Hubert a mis dans mon cœur et dans ma tête toutes ces idées, ce goût des animaux et de la chasse, je suis redevable envers lui et envers les autres d'accomplir sa volonté !

Après avoir organisé le travail du jour pour la ferme, tous les matins tôt, je passe faire l'inspection du chenil et des chiens avec La Rosée. D'ailleurs, souvent, pendant ses jours de congé et de repos, je fais la soupe et le nettoyage. Ensuite, je «vais» aux chevaux avec Christine et Dominique. Puis, je pars en «plaine» soit pour mettre une charrue en route, soit pour surveiller un chantier, soit au volant d'un tracteur. Trop souvent, avant de partir à la chasse, la priorité est à la ferme, ce qui m'empêche de faire le bois.

J'ai autant de satisfaction de voir un bon blé à la rosée de mai, qu'à entendre mes chiens crier à pleine gorge sous les hêtres de Compiègne.

Il y a aussi des moments de tristesse : les chiots qu'on ne peut sauver de la gastro-entérite ; la moisson qu'on ne peut faire parce qu'il pleut tous les jours...

Il n'y a plus de vaches à lait dans le «pré de derrière». Un élevage de poneys welsh les a remplacées, mais la même herbe repousse toujours en avril. Les percherons ont disparu. Je pars sur la moissonneuse-batteuse récolter le maïs de ce même champ aujourd'hui détrempé par les pluies d'automne, où j'ai vu pour la première fois débûcher un cerf... il y a un demi-siècle. La Rosée sort les chiens ; mes deux enfants sont à l'école ; Christine soigne les poulinières ; après-demain nous chassons à Compiègne. Ma vie...

Ferme du Grand Logis
Décembre 1981
Jean Bocquillon
(propos recueillis par
Hubert Chevalier)



La Rosée sort les chiens. Je pars récolter le maïs. (Photo : S. Levoye)